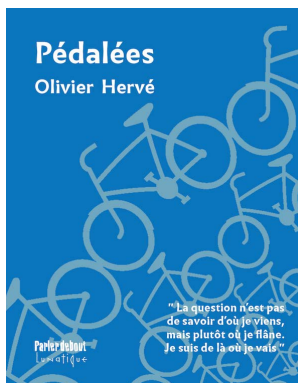


OLIVIER HERVÉ

Pédalées



2021 © Éditions *Lunatique*
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 978-2-38398-000-1

lunatique

Départ fictif : échauffement

Pédaler permet de s'oublier dans la contemplation du monde. Sa beauté, ses ratés, ses nuances. Comme lancer un défi à la mort, une manière d'arrêter le temps. De suspendre son envol dans les chandelles wallonnes. Quand la pente voudrait figer votre folie — celle qui consiste à monter pour redescendre —, votre corps se débat, ivre d'acide, dans l'espoir de repousser ce qui l'attend. Une école d'impatience, une souffrance qu'on s'inflige sans raison dans les Balmes viennoises. On apprend. On s'habitue. On devient résilient. Au bout, une petite victoire qui en appelle d'autres. Pédaler est un combat. Un beau combat. Moins un combat qu'une manière d'appriivoiser l'élan. Une aventure au coin de la rue, un cri du corps à Honfleur. Mais, le plus fort n'est pas (toujours) le meilleur.

p. 9

Le vélo en rêve

Voilà, c'est fait, j'ai chopé le virus de la bicyclette. Un vélo dans le ciboulot, qui me promet l'éternité. La casquette PMU sur la tête, je collectionnerai les cartes Panini pour les échanger avec mes potes, j'irai poireauter cinq heures à la

Casse Déserte pour voir passer les coureurs 30 secondes, leur demander un bidon avec respect, la tête levée et l'étincelle dans le regard. Et le soir, dans mon lit, en fixant le plafond constellé de blanc, je visualiserai les peintures au sol à la gloire de mes idoles, rêverai de leurs exploits pour les dessiner avec mon corps, les toucher avec mon cœur. Je ferme les yeux et ouvre ma mémoire en grand. J'imagine le jour où je serai comme eux, à leur place, les bras plantés au ciel et l'index pointé vers les dieux sur la ligne d'arrivée.

Petit, sans le savoir, je travaillais déjà la rigueur du coup de pédale. Une rigueur insouciant mais très sérieuse, comme dans un jeu d'enfant. Je goûtais le sens de l'effort et mimais la joie à venir. Debout à 5 h du matin, on allait grimper des cols en Maurienne, en Vanoise, en Tarentaise. Tutoyer les sommets, chatouiller un pic vu en photo, ça se méritait. Mais, quel abruti voudrait randonner sous les gouttes de pluie dans le froid coupant de l'ubac, sur des sols meubles et rocaillieux entre les pensées et l'ancolie, dans l'espoir d'apercevoir quelque vague chaîne de montagne ? Ces longues promenades ont pourtant bercé mes vacances estivales. Ce ne furent jamais des heures perdues. On se mangeait tous les jours 500 m de dénivelé. Trois grosses collines du Morvan à la suite, quinze fois mon talus de Beauce. J'avais 7 ans et ça me bouffait. On aurait dit un programme monacal, calvaire en rafale : levé à 5 h 30 un 4 août, à 5 h 30 le lendemain, à

5 h 30 le 6 août, et ainsi de suite pendant deux semaines... Un supplice de cavale dont on se souvient toute une vie, qui ensorcelle au point d'écrire un bouquin. Attention, il n'était pas encore question de vélo — on grimpe rarement un col à 7 ans —, mais bien de marche, de randonnées avec de grosses chaussures renforcées, achetées Au Vieux Campeur de la rue des Écoles, dans le cinquième arrondissement. Maintien du pied assuré, confort au top.

Pourtant, de retour à l'appartement au bout d'une journée épuisante, je confondais, du brouillard épais dans la tête, les plats et les noms de cols : la Madeleine, l'osso bucco, Lancebranlette, la Louïe Blanche... Elle était belle, celle-là. Complètement vidé par la balade du jour, je n'avais qu'une envie, rester vautré dans le lit de la petite chambre de notre deux-pièces des Arcs pour reposer mes membres fatigués, perclus de douleurs. Et j'ai balancé à mon père : « Demain, je ne fais pas ton Osso Bucò là, ras-le-cul, j'en peux plus, merde ! ».

pp. 15-16

Fast and Furious

Mes plus beaux souvenirs sportifs, c'est dans les travées d'Yves du Manoir que je les ai construits, dans le béton en

ruine, les marches effritées des virages, et dans la convivialité d'un vestiaire bouffi d'adrénaline, régale par l'enchaînement des plaquages cathédrale aussi hauts que des montagnes. Des soleils entre deux perches ! Dans les victoires inespérées face à Massy, au Stade Français-CASG à Jean-Bouin ou face au PUC à Charléty, dans les rivalités guerrières aux airs de Bible. J'étais le porte-voix d'un peuple fervent, le messenger de gamins sans horizon, juste unis par la joie d'être là à cet instant, communion fraternelle dans cette tribune campée en surplomb face à l'immense terrain vert cerclé de chaux. Avec Alex, Benjamin et Pampers, on chantait : « Sur le moooooooooooooooooont Sinaaaï, le Prophète dit à son peuple réuni, aaaallez les Bleus, aaallez les Blancs, aallez les Bleus et les Blancs »... On avait 11, 12 ans, on se tenait virilement par les épaules et on ne comprenait rien à ce qu'on chantait dans les tribunes de Marcel Saupin, notre Eden Park. Mesnel, Abadie et Lafont, que j'avais croisés plusieurs fois, m'encourageaient avec leurs nœuds pap' roses. Une nation ciel et bleu fanatisée, tendue vers la victoire. Les adultes, simples spectateurs, nous observaient du coin de l'œil, interloqués. Je sentais qu'ils avaient peur. Eux non plus ne comprenaient pas, n'avaient, je crois, jamais entendu parler du mont Sinaï... Des mioches qui hurlent trop fort comme Marcel et Bernard, parlent de Moïse, de la mer Rouge qui s'ouvre, et chantent un augure qu'ils n'ont jamais vu. Le Racing à Lecointre, ça avait de la gueule.

Dans le vélodrome, pas de vestiaire, hélas ! — juste un bus d'équipe pour les pros —, on joue à 15 contre 1, grosse côte. Pas d'endroit où la tension monte comme les larmes après une défaite qui fait mal. Pas de chansons, mais les cris de stupeur d'une chute évitée ; pas de clins d'œil et de tapes dans le dos, mais des jetés de coudes contre les barrières ; pas de rots et d'accolades ; pas de rires et de chambrage. Même pas un arrêt pour le pote en galère parfois. Et surtout pas de chant ! Pas de fraternité entre les cocottes, peu de solidarité dans le pédalier. Du silence sans effluves, des gosiers secs et des adieux gris sans longueur de bouche. Une solitude sans excès, sans ripaille et sans bière. Juste de l'amer sans ministère. Il n'existe pas de troisième mi-temps, l'après-course est terne et pénible. Agapes d'une tristesse monacale, modestes victuailles de Cathare, devoirs en rafale : un vélo à ranger, le matos à inspecter, une Kro pour la forme, encore des pâtes sauce tomate pincée de gruyère, et bye-bye. Moi, j' veux du contact, toucher mes frères, les prendre par le col, j' veux des roues et des peaux qui se touchent, de la chair abrasée sur le bitume, un crampon dans la tronche. Qu'on le veuille ou non, rouler demeure une aventure solitaire, parfois austère. Un monologue physique et un plaisir dépeuplé. *pp. 71-72*

Abécédaire

V comme Vitesse

C'est d'une tristesse affligeante mais, pensez-y, la vitesse n'est que moyenne. Elle est de pointe, parfois. Seulement, comment une moyenne pourrait-elle être belle ? Ou digne d'intérêt ?

Il était une fois un pédalier accablé par la répétition des cercles, les saccades heurtées de ses cavaliers indéclicats, rustiques jusque dans leur façon d'agripper la bête. Lesquels serrent de toutes leurs forces et assènent des ruades, démarrent au quart de tour sans raison, tambourinent les coups comme un marteau enfonce les vis, maltraitent le pédalier en un douloureux va-et-vient et s'échinent à faire durer la peine. Ce pédalier s'est un jour marié avec un cadre en triangle. Trois angles pour les arrondir. Propre sur lui, doté d'une transmission aussi jolie qu'efficace. Il a eu une fille et un garçon, incapables de s'entendre sur la bonne allure. La vitesse de croisière est source des plus grandes discordes car, peut-être, n'existe-t-elle tout simplement pas. Elle est un scénario que l'on réécrit à chaque caprice de la pente, positif ou négatif. Lunatique et inconséquente, je ne lui fais guère confiance. Le petit reproche à la grande d'aller bien trop vite. La grande reproche à son petit frère d'être bien trop lent. Sans doute une question de dents plus ou moins usées, du nombre

de crocs à l'avant, de pignons pointus à l'arrière. Ces dents de requin menacent de laisser leur trace noire de graisse sur le dos d'un mollet, sur une main indélicate et distraite, ou sur un bas de pantalon au vent. Trouver le rythme, comme on cherche la vérité, voilà la clé ! L'un est fatigué, paresseux, l'autre pleine d'allant enthousiaste, d'envie d'avancées. Des pignons et des plateaux irréconciliables, incompatibles, indifférents. Comme une vallée et un plateau, un talweg et une combe. Un problème d'orographie ? De topographie ? Trouver la cadence, mission du pilote, est une gageure. Une façon de garder l'équilibre sans le sacrifice de ses forces. Mais, l'équilibre et le centre ennui. La vitesse à laquelle on grimpe est d'ailleurs sans intérêt. S'accrocher à la pente en dit moins sur nos aptitudes que sur notre foi. On préfère pencher à droite, à gauche toute, quitte à se planter. Nous, ce qu'on veut, à défaut de vérité, ce sont des cavalcades infernales au bout du désespoir, des enjambées insensées pour tout perdre, des fulgurances pour tout gagner ou tout foirer. Des rafales de larmes, bourrasques en chagrin, une valise de jolis tourments. Foirer avec panache pour être un beau loser.

La vitesse m'a tuer !

pp. 122-123

Pédalées (5)

Rouler, c'est...

Un opéra en rafales. Être porté par les lieux, habité par les territoires. Un arpentage sensible. Mettre de l'ordre dans son chaos intime, laisser libre cours à son propre désordre. Une obsession, un truc que l'on fait. Un enchantement, un effondrement, un événement. Devenir meilleur. Trouver son style. Vivre dans « le meilleur des mondes possibles ».

Génial et pénible. Apprendre à perdre, savoir qu'on ne sera jamais premier, ni dernier. Faire le deuil de ce que l'on ne sera pas, de la perfection et de la victoire, la joie d'être ce que l'on est. Une issue sans issue, une drogue sans drogue. Rester incompris, baisser les armes, les rendre. Un rêve avorté, un cauchemar évité, une nuit bien méritée. Échapper à une existence morne et balisée. Vivre dans un dessin de Chris Ware et Dan Clowes.

Imiter Icare, toujours plus haut, toujours plus loin, un élan, une illusion, la foi en l'illusion, un rêve bien réel. Se brûler les ailes. Une force, un envol, un refus. Être gracié d'une peine, soulagé d'un poids. Se faire vélographe, un peu chimiste et

vélosophe. Tricher, gagner, exister. L'envie de renaître tous les jours. C'est bon pour le moral.

REPOS

Un mode de vie, une culture. Un caprice, une passade, l'amour d'une vie. Se perdre, se retrouver. S'affamer. Un dernier espoir quand le pétrole sera épuisé. Le salut de l'inconsolable. Une rencontre, une nécessité, un apaisement. Se goinfrer. Tomber amoureux, rayonner de joie. Défier le chrono, attirer les projos. Devenir quelqu'un, s'arracher au néant, prendre une décision. Tourner en rond, aimer se perdre. S'ouvrir à l'imprévu. Ralentir. Savoir où l'on va, savoir d'où l'on vient. Une nostalgie et une mélancolie. Du sépia, du noir et blanc.

Un dialogue avec l'erreur.

La faculté de s'absenter du monde,
Le savoir de la présence,
Une manière d'accueillir le silence.

Pédaler, c'est une liste sans fin.
Pédaler, c'est une liste trop longue.
Pédaler, c'est dire au revoir.

pp. 195-196